

CANADA Eleveur au Manitoba : « Compresser les coûts »

Céréaliers devenus éleveurs, Jean-Michel et Isabelle Vauzelle ont découvert la production au moindre coût au pays des grands espaces.

« **R**oute 340 nord au sortir du village, tu fais six miles jusqu'au chemin de "gravelles" (gravier en français local) et direction est sur deux miles, tu verras, la ferme est au bout du chemin, au sud », avait indiqué Jean-Michel Vauzelle.

Quand vous êtes dans l'immensité des prairies canadiennes, il vaut mieux avoir le sens de l'orientation. Jean-Michel et Isabelle Vauzelle ont racheté en 1996 cette ferme d'élevage au sol sableux, bordée par la rivière Assiniboine, qui transporta jadis les trappeurs français vers les contrées reculées des Territoires du Nord-Ouest et du Yukon.

Jean-Michel était installé depuis 1981 en Gaec avec son père sur une exploitation céréalière au nord d'Orléans (Loiret). Il avait effectué un premier voyage en 1992 aux USA, notamment dans l'Ouest mythique des grands espaces et de la nature généreuse.

De retour en France, la conjoncture agricole, en particulier la réforme de la Pac, ne le rassurait pas sur l'avenir. Deux autres voyages, en 1993 puis en 1995, le décidèrent avec son épouse à acquérir cette ferme au Manitoba, au cœur du Canada anglophone mais où subsistent encore quelques villages francophones. Cela facilita leur intégration.

Jean-Michel et Isabelle exploitent près de 480 ha dont 284 en propriété d'une terre assez pauvre et délaissée pour la culture des céréales. Une partie de la propriété est constituée de parcours plutôt boisés, les prairies exploitables af-

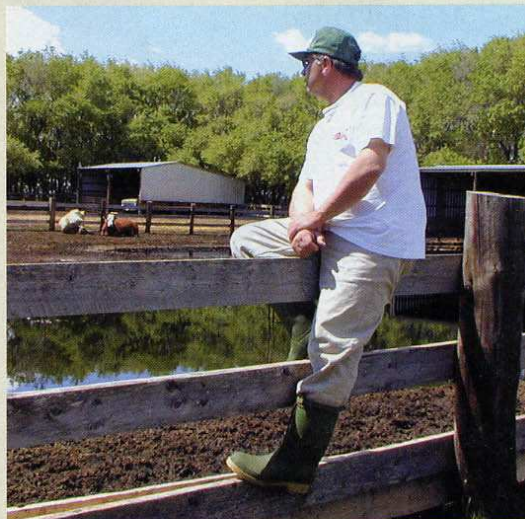
fichent un rendement fourrager très moyen.

L'ensemble de la ferme (terre, maison d'habitation, bâtiments en mauvais état) a été financé par un apport personnel de 900 000 francs (137 205 euros). A l'époque, le dollar canadien était au plus bas (3,60 F, soit 0,55 €)

Un prêt a été réalisé pour acheter du matériel (conditionneuse, roundballer et tracteur) d'occasion. Ici, il n'est pas question de supporter des charges d'investissement que les prix de marché ne peuvent financer, et il n'y a ni primes à l'herbe à l'hectare, ni prime vaches allaitantes.

Pas non plus de dotation jeunes agriculteurs, seuls des prêts jeunes agriculteurs permettent de bénéficier de taux réduits (4,5 % contre 7,5 habituellement).

Jean-Michel a financé aussi à tempérament les 40 vaches charolaises présentes sur l'exploitation. Il complète actuellement son troupeau par des vaches de race limousine, son objectif étant de posséder un cheptel 100 % limou-



sin. « J'ai des meilleurs prix avec mes veaux limousins et la demande s'avère plus soutenue », note-t-il.

Jean-Michel a réalisé 110 vèlages l'hiver dernier. L'ensemble du troupeau passe l'hiver dehors, dans des parcs à l'abri du vent. Le thermomètre descend jusqu'à -40 °C au Manitoba, mais les animaux ne disposent pas de bâtiments. Les veaux sont vendus d'octobre à novembre, souvent dans le voisinage, à des engraisseurs. Le coût de production doit

• Dans sa ferme de Wawanesa, Jean-Michel Vauzelle complète son troupeau par des vaches de race limousine, qui bénéficient d'une bonne demande. J. MATHÉ

UN ÎLOT FRANCOPHONE

Un peu de chez nous

Cette belle province du centre du Canada a d'abord été colonisée par des trappeurs français, qui commerçaient avec les tribus indiennes de ces immenses territoires (4 à 5 fois la France). Les premiers villages ont été créés à la fin du XIX^e siècle, la plupart ont fêté leur centenaire dans les années 1990 à 2000. De cette immigration récente et malgré la mainmise des anglophones sur l'administration et l'économie des Prairies, les petits villages restent attachés à leur

racines françaises en s'exprimant, étudiant, communiquant dans leur langue d'origine. Winnipeg, la capitale du Manitoba (800 000 habitants), a un quartier français dynamique : Saint-Boniface. Le système scolaire, avec un collège universitaire réputé à Winnipeg, des organisations de développement communautaire maintiennent l'esprit francophone et aident les villages à continuer d'offrir des services en français (commerce, médecin...).

être compressé au maximum, une vache de réforme - peu valorisée au Canada - se vend 427 € (2 800 F), un veau de 5 mois 582 € (3 819 F).

« J'ai de la chance car les prix de la viande de bœuf ont doublé depuis que je me suis installé, alors que les céréales ont fortement diminué. Heureusement que je n'ai pas acheté une ferme céréalière en 1996, car je ne m'en serais pas tiré », remarque Jean-Michel.

Depuis son arrivée, il s'est attaché à restaurer les prairies en semant de la luzerne et un mélange de graminées. Cela lui permet de récolter le foin qui sera l'aliment essentiel du troupeau pendant les

longs mois d'hiver. Les 35 ha de céréales récoltées sur l'exploitation sont vendus mais peuvent servir de tampon en cas de mauvaises récoltes fourragères.

Jean-Michel et Isabelle ne regrettent pas leur nouvelle vie dans l'Ouest canadien, même si « la famille et les amis nous manquent parfois. L'avion nous permet de nous ressourcer en France. Isabelle parlait anglais, mais moi j'ai eu du mal. Nous apprécions beaucoup l'entraide avec les voisins. Je trie mes vaches avec trois autres fermiers, c'est sympa, nous mangeons ensemble ensuite. Nous sommes bien intégrés dans le village de Wawanesa.

Isabelle fait du bénévolat pour des associations locales et puis heureusement qu'à une heure de route de la ferme il y a Notre-Dame-de-Lourdes, un village de francophones où nous avons maintenant beaucoup de connaissances ».

Fort de son expérience, Jean-Michel prévient : « En Amérique, c'est le business qui prime. Si tu veux réussir, compte essentiellement sur toi, pas de déclarations Pac à remplir, peu de contraintes administratives. Mais si les affaires vont mal, tant pis pour toi ! Moi, j'ai choisi la nature, les grands espaces, ici je suis servi ! » ■

De la terre à la bière au Québec : « Ici, nous avons pu acheter »

Marcel et Cécile Schoune ont quitté la France pour une ferme laitière au Québec. Ils y cultivent du maïs, puis créent avec leurs fils une ferme-brasserie.

« **M**on père avait quitté la Belgique pour Mauvières (Indre) en 1956, époque Marcel Schoune. J'exploitais 120 hectares de terres difficiles (40 en propriété) partagées entre céréales et mouton. La réforme de la Pac s'annonçait. Il était temps pour moi de vivre autre chose. »

Après le Brésil en 1976, il prospecte au Canada en 1978.

« Nous avons obtenu notre visa d'émigrants en mai 1980. En août, nos terres en propriété étaient vendues. En septembre, nous rachetions une petite ferme laitière à Saint-Polycarpe, à 50 kilomètres de Montréal. Ici, nous avons pu acheter grâce au prix abordable. »

L'ensemble - terre, bâtiments, matériel, cheptel et quotas - coûtait l'équivalent de 125 000 euros (816 700 francs). L'Etat garantissait des prêts de 106 715 € (700 000 F) à 8%. « A titre indicatif, l'hectare de terre, qui valait 1 720 € (11 280 F), vaut aujourd'hui 6 850 € (44 930 F). »

La profondeur de la terre arable est de 30 mètres, « une terre très

argileuse qui se cultive d'autant mieux au printemps que l'hiver a été rude. Il peut durer de décembre à mars ». En 1981, ils doublent leur surface et leur quota, soit 90 hectares et un quota de 250 000 litres. Un an plus tard, ils revendent troupeau et quota pour se consacrer aux cultures. « Nous avons adhéré à une coopérative puis à un groupement d'agriculteurs, mais ils ont successivement fait faillite. »

Désormais, les Schoune vendront leurs céréales aux négociants. Actuellement, Marcel Schoune exploite 200 hectares entièrement drainés et l'un de ses deux fils, une centaine : « Nous cultivons 145 ha de maïs, 30 de soja, 10 de blé et 15 d'orge. Mon fils cultive tout en maïs. En arrivant, nous refusions les offres de négociants à 102 € (669 F) pour le maïs. Aujourd'hui la Bourse de Chicago nous promet péniblement 100 € (653 F). Nous stabilisons les prix avec une assurance qui couvre le prix de revient. » La marge nette moyenne à l'hectare



est de 205 € (1 345 F).

Marcel Schoune, qui a gardé sa nationalité belge, parle avec fierté de la ferme-brasserie Schoune : « Avec mes fils, Patrice et Pascal, nous avons racheté une brasserie en faillite, maintenant transplantée à Saint-Polycarpe. Nous travaillons comme le faisaient les fermes-brasseries belges : de la terre à la bière. Tous nos produits ont eu un prix dans les concours. Bientôt à la retraite, je vais laisser 100 hectares : les repreneurs ne manquent pas. Désormais, avec mon épouse, nous voyageons pour présenter nos bières. Nous avons tenu un stand à Biarritz à la fête du Québec l'an passé, ainsi qu'au Luxembourg. Nos enfants vont implanter une houblonnière à Saint-Polycarpe. » ■

• Marcel et Cécile Schoune présentent dans différents concours et expositions les bières qu'ils produisent dans la brasserie qu'ils ont reprise avec leurs fils.